

- Réaction sociale plus qu'esthétique ?
— Moi, je dirais plutôt culturelle.

- Politique ?

— Sans doute car c'est une réaction mais aussi une prise de conscience. Mais la différence entre association et syndicat est que dans le cas de l'association cette réaction est démontrée par un travail, elle est extrêmement positive puisqu'elle s'effectue par la mise en commun d'ateliers ou de lieux d'exposition. Elle est politique par l'action non pas du discours mais par la démonstration de la pratique et ça c'est un phénomène très important.

- Cette politique influence-t-elle l'œuvre ?

Les positions communes que prennent la plupart de ces nouvelles associations sont des positions économiques. Ce qui est commun, c'est la gestion du lieu, c'est une plate-forme minimale sur l'art d'aujourd'hui. C'est plutôt une affirmation du plaisir à être ensemble. Le problème est : qu'est-ce que développe l'association dans la conscience du peintre ? Le phénomène associatif apporte effectivement au peintre une *dimension sociale et politique* différente d'isolement car elle le met en état d'être responsable devant le fait de faire : il ne peut plus dire « je ne fais pas », et aussi devant le fait de montrer son travail : il en a là la possibilité. Toutes les conditions nécessaires à l'action de la peinture sont alors réunies : la faire, la montrer, la voir.

- Et la vendre ?

— Oui, encore que l'on peut se poser la question de l'efficacité des quelques associations qui ont pour but de vendre... Mais il est tout de même plus facile de se faire connaître, de questionner les institutions, les marchands, donc peut-être plus facile de vendre et de vivre de son art.

- Association = Promotion, à vous entendre. Le fait de les mettre en scène, comme vous le faites, n'est-ce pas quelque part précisément en désamorcer la « dynamique subversive » ?

— Je ne le crois pas, c'est au contraire mettre en avant, parce que c'est un phénomène très jeune et très nouveau et que l'on sait qu'aucune information ne circule encore sur ces associations.

- Sur les 5 000 existantes, vous en mettez 15 en vedette, n'est-ce pas établir une concurrence et un vedettariat que l'action même de se regrouper condamne ?

— Dites-moi le nom d'un artiste ou d'une association qui ne souhaiteraient pas qu'on parle d'eux ? qui ne souhaiteraient pas être montrés ?

- En mettre quelques-unes en avant, les subventionner, c'est peut-être aussi se donner bonne conscience en oubliant toutes les autres...

— C'est en tout cas ce qui se passait jusqu'à présent lorsqu'une municipalité finançait un salon ou une association pour se justifier de ne rien faire d'autre. Mais les associations de recherche, je le répète, commencent à peine à éclore et il faudrait qu'elles aient abusé d'un pouvoir pour dire qu'il y a abus. La nature même de l'artiste et la nature de ces associations en font des groupes extrêmement fragiles et éphémères. Elles n'ont pratiquement jamais de leader et fonctionnent de manière très floue. Elles ne sont que le ferment d'une vitalité. L'important est de prendre en compte ce qui s'exprime de vivant à l'intérieur d'elles et ne pas penser à ce qu'elles pourraient être dans vingt ans.

- Comment « prendre en compte » ce phénomène ?

— C'est en pensant à la science et au statut qu'ont certaines unités de recherche qu'il faudrait déterminer par analogie le modèle de rapports que peuvent entretenir ces associations avec les pouvoirs publics. Leur mode de financement prendrait son sens dans la reconnaissance explicite de la valeur du travail de l'artiste en tant qu'approche intuitive de la réalité révélée par les arguments de sa pratique. L'art contemporain en général, si ces associations offraient ce modèle-là, l'objet artistique en France, le travail et la pensée feraient alors un bond considérable.

- L'art de recherche n'est concevable qu'en association ?

— Non, mais j'ai le sentiment qu'en France, aujourd'hui, ça passe par là. Sur tout le territoire national une quarantaine d'associations développent une activité de diffusion, de recherche et de réflexion sur l'art contemporain avec une intensité que l'on n'a pas vue depuis longtemps. C'est un peu comme le premier salon des Réalités nouvelles : quand je regarde ce qui se passe dans les associations, je ne juge pas le travail, je juge la vitalité, la nouveauté et la nécessité qui font agir ces gens et je pense à cet espoir qu'avaient été les Réalités nouvelles en face d'une figuration contrainte, en face d'un pays qui se remettait de la guerre.

- Après Malaval, les régions, ne préparez-vous pas avec les associations la « mode » de demain ?

— Mon rôle est celui d'un critique : ne pas entériner des formes de l'art, mais appréhender ses structures. Malaval, c'était innover la monstration, les régions, c'était, il y a trois ans, poser la nécessité d'un inventaire des forces de l'art en France, s'intéresser aux associations, c'est aujourd'hui militer pour qu'existe cette proposition nouvelle d'une autre structuration du milieu artistique. Je regrette tout de même que l'utilisation de ces expériences reconduise une mystification. Mes préoccupations de diffusion du fait artistique me pousseront d'ailleurs, dans les mois qui viennent, à reprendre une activité d'édition. Le livre de Cueco qui vient de sortir va dans ce sens : donner la parole, toute la parole aux artistes ! ■

Evelyne ARTAUD